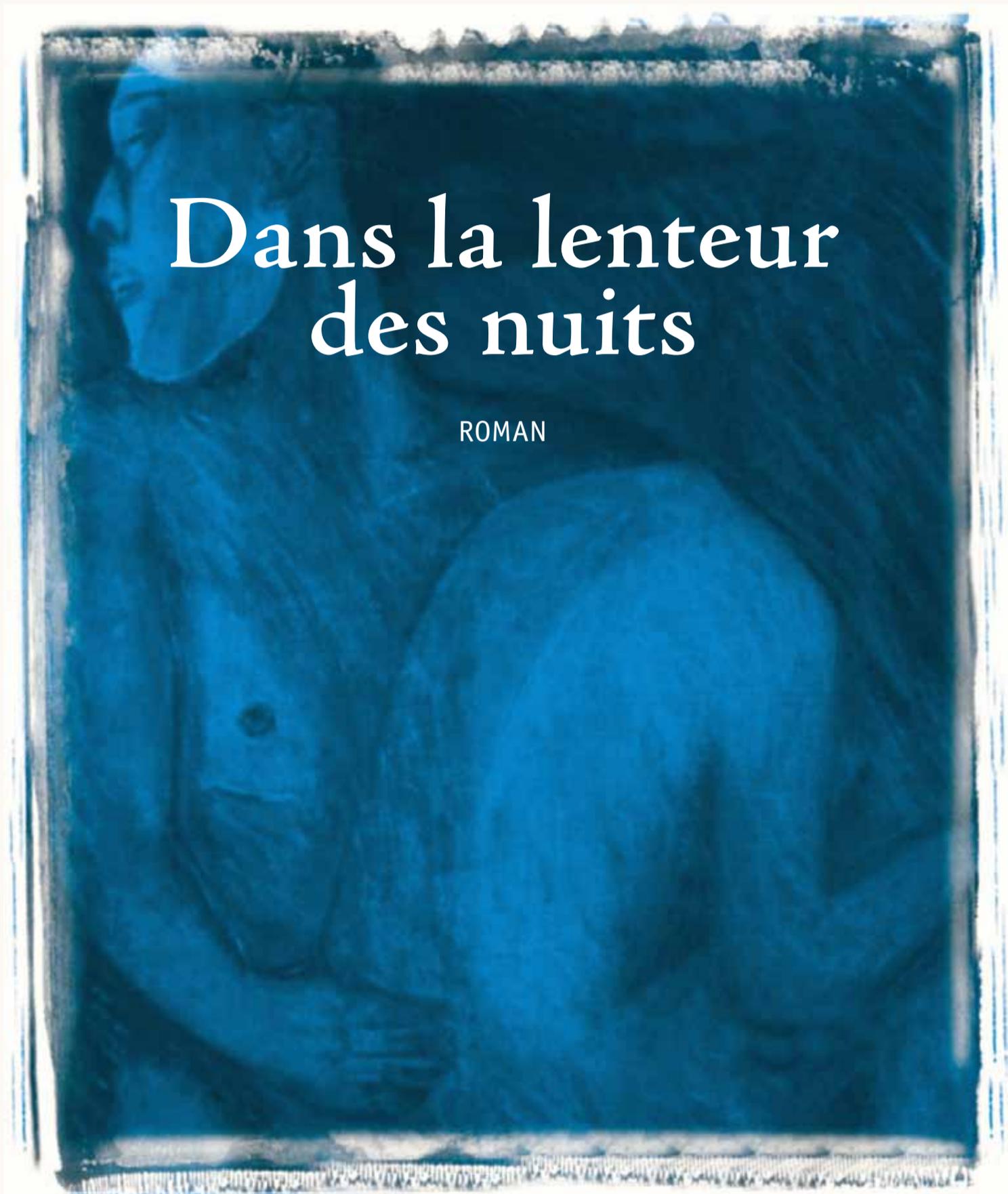


KATIA LEMIEUX



 LES ÉDITIONS
Sémaphore

Dans la lenteur des nuits

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec)
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-21-9 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-68-4 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-69-1 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Katia Lemieux, 2011

Dépôt légal : BAnQ et BAC, 3^e trimestre 2011

Diffusion Dimedia
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde
www.librairieduquebec.fr/

Couverture :
Marie-Josée Morin
m-j.morin@entrep.ca

Illustration de la couverture :
Katia Lemieux

Éditions électroniques :
Jean Yves Collette
jycollette@vertigesediteur.com

Nous remercions le Conseil des arts du Canada
de l'aide apportée à notre programme de publication.

KATIA LEMIEUX

Dans la lenteur des nuits

ROMAN



LES ÉDITIONS

Sémaphore

À Jean-Pierre

*Tu dors
dans le sommeil de l'autre
mille oiseaux dans le sommeil de l'autre
et mon amour en toi
jusque dans le sommeil de l'autre
je te laisse encore cette lumière
surtout, tu éteindras*

NORMAND DE BELLEFEUILLE
« Obscènes »

Prologue

Mon frère Thomas m'a téléphoné tôt ce matin pour m'annoncer la nouvelle. J'ai dit... je ne me souviens plus de ce que j'ai dit, et puis j'ai appelé l'aéroport pour faire une réservation.

« Le prochain vol pour Boston décolle de Beaufort ce matin à onze heures trente », m'a informée l'employée de la compagnie aérienne. « Vous quittez Boston pour Montréal à treize heures et votre transfert pour l'aéroport de Sherbrooke se fera à dix-huit heures, ce qui vous donne le temps de... »

Mais de quoi avais-je besoin maintenant ? De réconfort, et de parler à quelqu'un. Ce qui n'était pas facile, de nos jours les gens ont tendance à flairer le malheur et à s'excuser en douce avec des mots comme ci comme ça, sans rien de plus, parce qu'avec un petit peu de plus... Pour tout dire, ça ressemble à s'y méprendre à une carte de vœux anodine vendue en pharmacie.

Ensuite j'ai ramassé quelques vêtements, dont un costume d'été et une robe noire à peu près convenable pour une telle circonstance, le tout entassé dans une valise qui avait fait son temps. Après quoi je suis sortie et j'ai marché le long de l'océan jusqu'à épuisement. Thomas m'avait dit qu'il viendrait me prendre à l'aéroport dès mon arrivée, de ça je me souviens.

Lila

L'avion descendit, plongea des nuages par une brèche et entra dans le bleu du ciel qui un instant m'éblouit par sa pureté. Si bleu, ce bleu, pareil à celui de l'océan que je venais de quitter. Consciente que je serais bientôt dans ce coin de pays qui m'a vue grandir. Le Québec, mon pays, peut-être aurait-il changé? Tout change si vite pour qui parcourt la Terre. Tandis que l'appareil coulait lentement dans cette mer fluide, se déployait sous mes yeux ce fabuleux territoire d'Amérique parsemé çà et là de miroirs d'eau étincelants, telle une multitude de paillettes argentées. Puis semblable à une tapisserie molletonneuse apparut le vert de noir de la forêt étalée autour de l'aéroport. Les minutes tombaient les unes après les autres au son de l'altimètre, une chute inéluctable qui me rapprochait de ma destination. Le soubresaut de l'appareil entrant en contact avec la piste me tira de ma rêverie. Le lourd transporteur roula, tourna pour se ranger en vue du débarquement des passagers, puis s'immobilisa. À mes oreilles, le sifflement des moteurs et mon pouls qui battait fort. Les secondes se consumaient, retombant en poussière invisible : un passage temporel relié à un chapitre de ma vie auquel je croyais avoir échappé.

Il était là, mon frère, parmi les gens qui attendaient. Je l'ai regardé, il m'a regardée. Pour me ressaisir, je me suis arrêtée un moment avant d'arriver jusqu'à lui. Il avait tout de même changé, voilà qu'il ressemblait à mon père : le même air grave, la même retenue. Puis je l'ai rejoint. Me serrant contre lui, il a balbutié : « Allez, viens ! Rentrons à la maison. »



Sur le chemin du retour, j'éprouve un sentiment de confusion que le confort de la voiture, la circulation même fluide ne parviennent pas à dissiper. Il y a l'incertitude – une sorte de flottement que le silence laisse filtrer – les

silhouettes découpées des arbres, le ciel lumineux qui ne reflète rien. Thomas dissimule mal l'appréhension qu'il éprouve envers moi. Notre conversation se limite aux commentaires sur les lieux que je redécouvre au fil du chemin. Il y a le contrefort des Appalaches dans le bleu profond du ciel à l'horizon, les falaises d'ardoise et de granit taillées abruptes dans les montagnes, le long de la route qui serpente en couloir entre les villages que nous traversons. Soudain, au sortir du défilé, le lac droit devant,

à l'ouverture sur les champs. Je ressens un choc en retrouvant ce paysage majestueux déroulé devant moi. Au loin, la ville de Mégantic semble endormie sous le soleil. Nous arrivons à Piopolis, et mon cœur fait un bond en revoyant le village baignant dans le calme de cette journée d'été. Dispersés sur le lac, des bateaux de plaisance, leurs voiles agitées de frissons lents, la plage en contrebas, les grands pins sous lesquels on devine étendus des baigneurs. Et face à l'église, à deux pas de l'auberge, le gazebo de la pointe du quai :

— Piopolis n'a pas vraiment changé... Il hausse les épaules :

— Plus touristique qu'avant, répond-il, et il me pose LA question : « Et toi, Lila, tu vas rester longtemps ici ? »

— Je ne sais pas... Deux semaines, trois peut-être. On verra, d'accord ?

Simon

La chaleur, la poussière, l'ennui le jour et que la nuit pour vivre vraiment. C'est par une telle journée qu'Elle a fait son apparition. La revoir, voilà à quoi j'ai d'abord songé. Je ne sais pourquoi cette idée m'est venue à l'esprit. Simple curiosité? Possible... Après tout, rien de plus normal, me suis-je dit pour me convaincre.

Nous étions à la mi-août mais il faisait encore très chaud. En milieu de journée, le thermomètre oscillait entre vingt-cinq et trente degrés pour ne redescendre que très lentement après le coucher du soleil. La chaleur et l'humidité qui duraient depuis des semaines avaient ralenti le rythme de nos activités. La nuit apportant peu de repos, nous fonctionnions à une cadence qui nous rendait léthargiques, alternant entre le désir d'être ailleurs, dans une piscine ou sur une plage, et l'obligation d'exécuter nos tâches quotidiennes. Il suffisait de passer d'un édifice climatisé à la touffeur de la rue pour éprouver le besoin de s'installer à l'ombre et boire n'importe quoi de désaltérant.

Cette torpeur me rappelait trop bien un autre été, semblable à celui-ci, un été d'il y a longtemps. Avec soulagement, j'ai quitté mon bureau et, tandis que je me dirigeais vers la sortie, ma pensée ne cessait de dériver vers Elle. J'étais conscient des conversations animées qui constituaient le bruit de fond des couloirs de l'édifice, mais je n'arrivais pas à chasser de mon esprit l'idée de la présence de Lila, ici, parmi nous. Depuis le temps qu'elle était partie...

Lila

Je suis chez Thomas et Chloé depuis quelques heures, ma sœur Caroline et Hulan, son mari, sont venus se joindre à nous. Assis dans la véranda devant une sangria, nous discutons des funérailles. Il y a la chaleur, le choc du décès et moi, tombée dans leur vie comme une pierre trop chaude. Déjà assez compliqué tout ça pour eux. Oui, préférable que je m'installe dans la maison de maman.

Elle semble écouter, Caroline, mais elle n'écoute pas. Secouée par les événements, elle va et vient, s'assoit une minute, se relève, hoche la tête sans raison. Le front soucieux de qui cherche à comprendre, les mains ouvertes devant elle en signe d'impuissance, elle dit d'une voix consternée : « Comment c'est possible ? » Son regard s'éloigne, sans but, puis s'adressant à Hulan, elle demande : « Tu veux bien aller jeter un coup d'œil sur Kim ? », et il se lève et va dans la chambre voir si tout va bien. Il revient et tout va bien : la petite dort à poings fermés.



Maman avait pris soin de tout prévoir, « juste au cas où ». S'ils ne m'ont pas contactée plus tôt c'est qu'elle ne le voulait pas. Intuitive, ma mère ? Le médecin leur avait dit de ne pas trop s'inquiéter : « Ce n'est qu'une opération de routine », avait-il ajouté, rassurant. Mais voilà : après elle n'avait pas repris conscience, elle avait sombré dans le coma. En quelques heures c'était terminé. Une fin inattendue, brutale : « Elle était trop jeune pour mourir », dit Caroline d'une voix morne. Les mains serrées entre les genoux, elle éclate en sanglots. Interdits, nous ne savons que dire. Thomas s'approche d'elle, la prend par les épaules avec douceur. Je me sens impuissante pour elle, pour nous ; incapable de dire ou faire quoi que ce soit, simplement ébranlée moi aussi, sans mots.

Remerciements

Je tiens à remercier tout spécialement les éditions Sémaphore
pour la publication de ce roman.

Un grand merci à Joanne Gosselin, traductrice littéraire,
pour son aide précieuse et ses conseils judicieux.

Merci à mes premiers lecteurs et amis pour leurs suggestions
et leur soutien lors de la rédaction de ce roman : à Emmanuelle Carret, Mireille
Crête, Linda Fortin, Yves Jacques, Colette Paquin,
Thérèse Patry, Evelyne Sheehy, Wivine Proost, Denise St-Louis,
Nancy Vickers et Clara Giardini pour la photographie.
Je leur dois tant, avant tout d'avoir été là à un moment ou à un autre.

À mon frère, à mes sœurs et à toute ma famille, merci.

Merci à la direction et au personnel des bibliothèques Mile-End
et Robert-Bourassa pour leur patience et leur aide en temps opportun.

Dans la lenteur des nuits
de Katia Lemieux
composé en Jenson corps 18
a été mis en ligne
en août deux mil douze.